

Lectrices au quotidien, compte-rendu de la Thèse de Sylvie Debras en Sciences du Langage

Frédérique Lebon

► **To cite this version:**

Frédérique Lebon. Lectrices au quotidien, compte-rendu de la Thèse de Sylvie Debras en Sciences du Langage. Travaux & documents, Université de La Réunion, Faculté des lettres et des sciences humaines, 2006, Méthodes et problèmes de la collecte des données : tradition orale créole, pp.81–87. hal-02183726

HAL Id: hal-02183726

<https://hal.univ-reunion.fr/hal-02183726>

Submitted on 21 Aug 2019

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Lectrices au quotidien, compte-rendu de la Thèse de Sylvie Debras en Sciences du Langage

FRÉDÉRIQUE LEBON

GENÈSE D'UNE THÈSE : L'INFLUENCE DES TRAVAUX DE SYLVIE DEBRAS

La thèse de Sylvie Debras, *Lectrices au quotidien*, réalisée en Sciences du Langage à l'Université de Besançon, et dont un extrait significatif a été publié chez L'Harmattan en 2003, est pour ma recherche l'un des ouvrages de référence majeurs, entre autres parce qu'il s'inscrit dans la même approche multidisciplinaire croisant genre et médias de presse écrite quotidienne régionale.

Sylvie Debras est venue en novembre 2004 et novembre 2005 à la Réunion où elle a donné des conférences qui m'ont aussitôt influencée. Issue d'une double formation d'historienne et de communicante, je souhaitais non seulement inscrire la réflexion dans la lignée des historiennes telles Michelle Perrot mais aussi appréhender les médias comme Sylvie Debras le propose. Sa dernière conférence, le 24 novembre 2005 à la Salle polyvalente de la Ville de Saint-Denis a été relatée dans la presse écrite régionale, notamment dans *le Quotidien* et dans *Témoignages* du 27 novembre 2005. Programmée dans le cadre de la Journée Internationale de lutte contre les violences faites aux femmes du 25 novembre par un collectif d'associations avec le soutien de l'Etat via la Délégation aux droits des femmes, cette conférence, comme les articles qui la relatent, étaient particulièrement orientés vers le traitement des violences faites aux femmes dans les médias. Ils n'offrent ainsi qu'un aspect très éclairant mais réducteur du spectre de recherches menées par Sylvie Debras.

Au début du 21^e siècle, l'ouvrage de Sylvie Debras reste le seul en son genre. Il a pour objet d'étude les lectrices au quotidien. Elle s'interroge surtout sur la réception des médias par les lecteurs et les lectrices et en particulier la différenciation sexuée de cette lecture. Cette différence de lecture en fonction du sexe se différencie dans le regard sur l'actualité,

la façon de sélectionner, hiérarchiser les informations contenues dans les médias.

Notre réflexion ne porte pas sur sa thèse au grand complet, accessible à la Bibliothèque Universitaire sous microfiche, mais sur le résumé de l'extrait significatif publié chez l'Harmattan que je produis ici.

LES APPORTS DE LA THÈSE DE SYLVIE DEBRAS À MA RECHERCHE

Ses recherches se situent dans le contexte des préconisations nationales, européennes et internationales. Les orientations de l'ONU que Sylvie Debras reprend (p. 171) stipulent clairement qu'il « faudrait, dans le respect de la liberté d'expression, favoriser une représentation nuancée et diversifiée des femmes dans les médias, encourager les médias à s'abstenir de présenter les femmes comme des êtres inférieurs et de les exploiter comme des objets et des marchandises sexuelles ».

Si Sylvie Debras juge que son approche genrée est un sujet minoritaire dans les recherches et que « les sciences de l'information restent muettes » sur ce champ (p. 30), elle note que « l'histoire des femmes, plutôt que l'histoire du genre, a récemment acquis droit de cité et permet notamment de comprendre comment s'est constitué le monopole masculin sur le pouvoir et les avoir, sur la parole, sur l'écriture, sur le politique et sur le public. » (p. 31)

Selon Sylvie Debras, la condition des femmes n'intéresse pas les médias, sauf le 8 mars. Elle dénonce l'orientation choisie à cette date en particulier pour présenter ces sujets. « On écrit chaque 8 mars sans sourciller que le salaire des femmes est inférieur d'un quart à celui des hommes mais pas que le salaire des hommes est supérieur d'un tiers à celui des femmes, ce qui est pourtant strictement équivalent (elle gagne 750 € et lui 1000, la différence est donc de 250 €, c'est-à-dire 33% de son salaire à elle, et 25% de son salaire à lui). De même, on écrit qu'une femme sur dix subit des violences conjugales mais pas qu'un homme sur dix bat sa femme, c'est pourtant la même chose. » (p. 12). Son écrit est jalonné, à de nombreuses reprises, d'exemples de telles dissymétries : l'homme qui tue « par amour » et la femme meurtrière « empoisonneuse et perverse » (p. 12).

La tendance serait de croire que l'information, c'est ce qu'il y a dans le journal. Or, s'insurge Sylvie Debras, « l'information n'existe pas. C'est une représentation, une vue de l'esprit, des différentes rédactions ;

les rédacteurs en chef et leurs équipes fabriquent l'information quotidienne en sélectionnant parmi toute une série de faits ceux dont ils feront des événements... Ainsi, les médias, comme un seul homme, peuvent décider que les deux événements centraux d'une journée seront les mots échangés par deux hommes politiques qui s'affrontent pour diriger un parti et les résultats d'un match de football... Qui dirige et qui gagne : ces questions font souvent la Une des journaux. » (p. 85)

Les travaux de Sylvie Debras montrent que cette information choisie et véhiculée par cette presse est une information d'hommes concernant les hommes ; le lecteur universel est pour Sylvie Debras un lecteur masculin. Ce constat invite à poser la question : quelle est l'information choisie et véhiculée ? Quelle place donne-t-elle aux femmes et aux hommes ?

L'auteure rappelle qu'une étude menée en France en 1995 par l'Association des Femmes Journalistes pendant un an pour une enquête internationale dans la perspective de la Conférence mondiale des femmes de Pékin fait apparaître qu'une femme sur cinq seulement apparaît dans l'information générale. Et lorsqu'une femme apparaît dans ces rubriques, elle est souvent traitée au masculin. Parallèlement, cette étude fait état de la surabondance de la représentation décorative des femmes (photo anonyme par exemple). Cette enquête s'est appuyée sur la méthode *Mediawatch*, un organisme canadien créé en 1983 pour éliminer le sexisme dans les médias. Cette sous-représentation des femmes dans ces rubriques s'explique en partie par la sous-représentation des femmes dans les responsabilités publiques ; elles sont de fait sous-représentées dans le traitement de l'information liée à ces responsabilités politiques et économiques. Cette étude fait également apparaître qu'en revanche les femmes sont souvent représentées comme victimes.

Cette recherche donne de nombreux exemples d'une information sur les femmes tantôt minorées, tantôt dévalorisées et fait ressortir cette invisibilité des femmes dans les médias. Les sports offrent sans doute les illustrations les plus criantes. « Les dominants créent un monde médiatique à leur image », commente-t-elle. (p. 132) Elle note combien les femmes sont souvent appelées par leur prénom, non par leur nom et combien nombre d'entre elles sont anonymes (p. 133), ce qui est rarement le cas pour les hommes.

Cette invisibilité des femmes va soutenir sa théorie selon laquelle les femmes lisent peu la PQR, presse quotidienne régionale, parce qu'elles ne s'y retrouvent pas. Elle parle de différentes formes de

« maltraitances médiatiques », par exemple en montrant combien les victimes sont souvent présentées comme des présumées coupables (p. 158). L'intérêt de la démarche appliquée n'est pas tant de décrypter le visible, le mis-en-scène, mais ce que cache cette mise en scène, l'invisible derrière les choix informatifs.

Qui écrit ? Qui dirige le journal, la rédaction ? Autant de questions que je poserai également : des hommes ou des femmes ? « Aujourd'hui, écrit-elle, les femmes ont pris une place importante dans les médias... Toutefois, les femmes sont plus nombreuses aux postes les plus obscurs » (p. 41). « Elles sont en revanche faiblement représentées chez les cadres et n'apparaissent pratiquement pas parmi les directeurs » (p. 42).

Reprenant son questionnement, notre travail se demande comment parle-t-on le féminin et comment parle-t-on des femmes au féminin dans les médias : dit-on compositrice, auteure ? La féminisation des noms de métiers, rendue possible par la circulaire de 1998, continue à heurter. Pourtant, commente Sylvie Debras, « la langue française ne parle pas de la même façon des femmes et des hommes. Le terme homme lui-même prête à confusion, puisqu'il peut aussi bien être le terme générique qui décrit la personne humaine, que le substantif désignant des personnes humaines de sexe masculin uniquement » (p. 43).

On remarque une autre dissymétrie lexicale : hommes et femmes ne parlent pas tout à fait la même langue et ne communiquent pas pour les mêmes raisons (p. 48). Parce que « leur histoire, leur éducation, leur place dans la société n'est pas la même ». Attention, il s'agit bien, avertit l'auteure de la thèse, de parler d'*habitus* féminin et d'*habitus* masculin. On parle de sexe social et non de sexe biologique ! Dès lors que les femmes et les hommes seront éduqués différemment, ces *habitus* se modifieront vraisemblablement. Sylvie Debras note ainsi justement que les jeunes hommes de son échantillon d'enquêté-e-s ont souvent des discours et des choix qui se rapprochent de ceux des femmes.

Le critère *genre* est-il un critère d'analyse à intégrer dans les recherches ? Ou bien est-ce un facteur neutre ? Si de nombreuses dissymétries apparaissent au fil de nos recherches, la pertinence d'une recherche en sciences humaines et sciences sociales oubliées de la dimension sexuée pourra être ouvertement discutée.

CHAMPS D'ÉTUDES ET MÉTHODOLOGIE DIFFÉRENTS

Sylvie Debras étudie les pratiques de lecture des lecteurs ou des lectrices. Elle cherche à comprendre pourquoi les non lecteurs ne lisent pas. Pourquoi les femmes sont-elles cantonnées au statut de lectrices de magazines féminins ? Sa recherche vise à trouver des moyens de lutter contre la baisse du lectorat de la presse écrite et en particulier de la presse écrite régionale — elle est journaliste et la presse est son gagne-pain —, une presse par ailleurs peu étudiée par les analystes des médias. « Le pourcentage des femmes lisant régulièrement un quotidien a proportionnellement baissé plus vite que celui des hommes » (p. 18). A de nombreuses reprises, elle s'étonne et souligne à quel point la modification de médias, en faveur d'un journal écrit pour des femmes et pour des hommes et non pour un lecteur masculin universel représente un véritable intérêt économique dont les principaux intéressés ne semblent pas conscients. A La Réunion, les médias de presse écrite quotidienne se portent mieux et offrent un contexte de recherche différent.

Sylvie Debras se demande donc : « si elles ne s'intéressent pas à la presse quotidienne, n'est-ce pas tout simplement que cette presse ne s'intéresse pas à elles et ne s'adresse pas à elles ni dans le fonds ni dans la forme ? » (p. 32). Au contraire de Sylvie Debras, je n'étudierai pas les lecteurs et lectrices. Mais de même que Sylvie Debras ne s'est pas privée de l'analyse des contenus des journaux, sans qu'elle n'en fasse son principal matériau de recherche, j'envisage de m'intéresser a minima au récepteur (les lecteurs) même si l'émetteur (les médias de presse écrite quotidienne régionale) est mon objet d'étude.

Pour sa méthodologie, Sylvie Debras a demandé pendant un mois à des lectrices et lecteurs qu'elle a abonnés pendant un mois à l'Est républicain de lire tous les jours ce quotidien régional, avec un crayon en main pour noter les traces de leur parcours de lecture. Pour installer son cadre méthodologique et de recherche, elle s'est concentrée sur la pratique sexuée de la lecture, montrant notamment que les modes de lecture actuels sont les résultats d'une époque encore récente où la lecture était interdite aux femmes. Sa méthode repose sur la combinaison d'une enquête quantitative et d'une enquête qualitative. Pour cette deuxième phase, Sylvie Debras a choisi l'entretien compréhensif, à la

manière de Jean-Claude Kaufmann¹. L'auteure insiste sur la dimension du cœur au cours de ces entretiens, qu'elle a réexaminés à la loupe de l'analyse des discours.

Ces travaux ont été complétés par une analyse des discours des journaux choisis (p. 55). « Le groupe d'enquêté-e-s était aussi large (43 personnes, dont 20 hommes et 23 femmes) que le permettait le traitement des informations recueillies » (p. 56). « L'intérêt principal de la méthode est de pouvoir confronter des discours et des pratiques, ce qui n'est pas réalisable avec un échantillon plus large. Les enquêté-e-s parlaient de ce qu'ils lisaient, et les traces qu'ils ont laissées de leur lecture permettent de vérifier si les discours et les faits concordent » p. 57. Sylvie Debras s'intéresse aux habitudes de lecture en fonction des sexes : espace, temps consacré, lieu de lecture, heure de lecture, et ce qu'ils lisent, les magazines étant les champions des lecteurs français. La CSP n'a pas été retenue comme élément déterminant. Seule la variable sexe a été retenue. Les résultats montreront d'ailleurs à quel point le sexe est surdéterminant pour cet échantillon.

Enfin, l'enquêtrice leur demandera de jouer aux rédacteurs en chef en supprimant ou ajoutant des rubriques pour esquisser le journal qu'ils attendraient. Elle a étudié attentivement comment les informations sont hiérarchisées par les enquêté-e-s et utilise de nombreux exemples pour étayer sa thèse. Ainsi, à travers l'exemple de la guerre au Kosovo, elle démontre que les hommes et les femmes « appréhendent l'information de façon différente ». Détour par l'émotion pour les femmes, discours d'expertise pour les hommes (p. 84).

Ma recherche observera de manière privilégiée comment se structure le discours sur le monde, quelle est la face cachée ? Sylvie Debras le fait par le biais de l'étude de la réception de ces médias par son public tandis que je souhaite étudier les représentations véhiculées par ces médias.

Mon étude s'appuiera sur une analyse des trois quotidiens de la presse écrite régionale, sur une période à déterminer. Comme Sylvie Debras, j'attacherai une grande importance aux Unes. Combien d'hommes, de femmes, comment sont-ils nommés ? Pour quel type d'actualité ? « Les gros titres sont la quintessence de la hiérarchie de l'information » (p. 151). J'ai envisagé d'analyser les contenus des médias à

¹ Kaufmann Jean-Claude, *L'entretien compréhensif*, Nathan Université, collection sociologie, « 128 », 1998, 128 p.

travers une grille d'indicateurs qui me sont habituels dans ma pratique professionnelle (égalité professionnelle, violences faites aux femmes), mais il me paraît important de les croiser avec les rubriques des journaux : société, économie, sports.

CONCLUSION

Pour Sylvie Debras,

« ni la hiérarchie de l'information, ni les angles adoptés, ni l'absence de femmes, ni la façon de les (mal)traiter ne sont des causes conscientes de désintérêt des femmes pour les journaux, mais cela explique sans doute qu'elles opposent une résistance passive à une représentation du monde qui ne correspond pas à leurs valeurs. » (p. 180).

Elle conclut que les médias sont un « outil de domination masculine » (p. 184), avec une « conception normative de l'information » (p. 185). Au terme de sa recherche, elle est convaincue que

« les femmes ne lisent pas les quotidiens parce qu'elles ne s'y retrouvent pas. Comme l'histoire, l'actualité laisse les femmes dans l'ombre : silence sur les violences privées ou publiques dont elles souffrent, silence sur leurs combats qui sont plutôt des actions collectives où l'individu est peu mis en valeur, silence sur leurs réussites souvent modestes dans tous les sens du mot, silence sur les particularités d'une existence féminine. Un silence "assourdissant" puisqu'il rend sourd à la question de la place des femmes dans la société. » (p. 186).

« Le miroir reflète souvent des images de femmes déformées, stéréotypées » (p. 186).

Enfin, se fondant sur les jeux du rédacteur en chef qu'elle a mené avec les enquêté-e-s, elle préconise que le féminin soit intégré dans les quotidiens (p. 188).

Ses travaux contribuent au rattrapage du retard pris par la France sur l'étude des genres, très développée dans la recherche au Canada et dans les pays anglo-saxons depuis le milieu des années 1980. Cette approche peut ouvrir des perspectives fécondes.